

« L'an Mil fut un temps de terreurs. »

*Cette fin du monde si triste était tout à la fois l'espoir
et l'effroi du Moyen Âge.*

Jules Michelet, *Histoire de France*, 1833

D'où vient l'idée selon laquelle l'an Mil sonnerait la fin des temps ? Pour répondre à cette question, il faut d'abord se pencher sur le texte biblique et l'interprétation qui a pu en être donnée au Moyen Âge.

Le dernier livre du Nouveau Testament – l'Apocalypse, ou Révélation, de saint Jean – contient l'annonce, sur le mode visionnaire, de la fin des temps qui surviendra au bout d'une période de mille années consécutives à la naissance du Christ, ce dernier revenant alors pour instaurer son règne et juger les vivants et les morts. Ce temps doit s'ouvrir, toujours selon la prophétie, par une série de tourments s'abattant sur la terre et les actions malfaisantes des ennemis de l'Église infligeant des souffrances aux croyants. À la tête de cette armée du Mal se trouve « l'ange de l'abîme » : « Et elles [les sauterelles, tourment annoncé par la cinquième trompette] avaient pour roi l'ange de l'abîme ; il se nomme en hébreu Abaddon, en grec Apollyôn, en latin Exterminans » (Apocalypse IX, 1). On trouve une annonce similaire, c'est-à-dire celle du retour du Christ, dans d'autres passages du Nouveau Testament, notamment l'Évangile de saint Matthieu qui précise que la venue du Messie sera précédée de l'apparition de faux prophètes et de faux christes (au sens propre des « antéchrists » et non « antichrists » qui s'opposent au Christ alors

que les premiers précèdent son retour), de guerres et de famines ainsi que de signes cosmiques effrayants prémonitoires. « L'abomination de la désolation dont a parlé le prophète Daniel sera [en outre] installée dans le Saint Lieu [c'est-à-dire Jérusalem] » (Évangile de saint Matthieu, 24). Cependant, ceux qui auront su résister aux épreuves seront sauvés. Il s'agit donc d'une annonce eschatologique* (qui concerne le salut), thème fondamental dans le christianisme médiéval, avertissant certes les chrétiens de temps difficiles à venir mais non dénués de tout espoir.

Dès le IV^e siècle, le texte johannique fut interprété sans que l'on cherche, pour autant, à calculer la date précise de la fin du monde, ce que ne permettent d'ailleurs absolument pas les Écritures. Les thèmes de l'Apocalypse et du Jugement dernier font également partie très tôt des sources d'inspiration principales de l'iconographie chrétienne, à l'image du Christ en majesté des tympans des églises romanes. On retrouve ces thématiques dans les enluminures des manuscrits méridionaux et mozarabes des X^e-XI^e siècles illustrant le *Commentaire sur l'Apocalypse* produit par le moine Beatus de Liébana, au nord des Asturies au VIII^e siècle. Ce dernier, plaçant son exégèse dans le contexte du développement de l'hérésie* adoptianiste (Jésus-Christ est un homme comme les autres et non le fils de Dieu), met l'accent sur la vengeance divine qui s'exerce à l'égard de ceux qui se placent hors de l'Église. Les visions de saint Jean exprimées dans le texte de l'Apocalypse donnent, il est vrai, abondante matière à l'illustration allégorique du jugement dernier et de l'instauration du royaume des Cieux, car elles utilisent des images – celle des vendanges et de la moisson, par exemple – qu'il est facile de reprendre comme autant de thématiques iconographiques.

Le chiffre mille, livré par le texte de saint Jean, a suscité, néanmoins, nombre d'interrogations et tenté certains de s'essayer à mesurer le temps, en particulier les clercs chargés d'élaborer le comput* liturgique qui permet d'établir un calendrier des fêtes religieuses mobiles en calculant leurs dates. « 1 000 » revêt, en effet, dès les débuts du christianisme une signification symbolique en termes de durée : chaque jour de la Création est, en effet, considéré comme équivalent à mille ans. La terre ayant été créée, d'après le récit de la Genèse, en six jours, la durée de vie du monde ne devait donc pas dépasser 6 000 ans, ou six âges si l'on préfère. En outre, le dernier âge était censé s'ouvrir par la venue du Messie, c'est-à-dire, pour les chrétiens, par l'Incarnation. Tout dépendait donc de la date fixée pour la naissance du Christ ! Le moine anglo-saxon Bède le Vénérable, au début du VIII^e siècle, proposa une solution pour faciliter les questions de datation : adopter un comput fondé sur l'Incarnation qui placerait symboliquement le sacrifice du Christ au cœur du temps chrétien. Du reste, dans les pratiques quotidiennes, le choix de l'ère de l'Incarnation dans la datation de l'année en cours ne s'imposera que progressivement durant le XI^e siècle, ce qui veut dire que la plupart des gens ne savaient pas que l'on était en l'an Mil en 1000 ! Il existe, en effet, bien d'autres manières de dater, en référence aux années de règne d'un souverain, par exemple, ce qui demeure le mode le plus courant jusqu'à la fin du XI^e siècle au moins. Le calendrier fondé sur l'Incarnation est ancien, puisqu'il fut établi par le moine Denis le Petit au milieu du VI^e siècle, mais ne fut adopté que progressivement par l'Église elle-même et par la papauté notamment, au cours du X^e siècle.

C'est le chroniqueur bourguignon Raoul Glaber qui, le premier, associe l'an Mil à la date de la fin des temps. Aux yeux des historiens, depuis le XIX^e siècle,

il est ainsi véritablement devenu le « père » du millénarisme* et les extraits tirés de sa chronique, ou qu'on lui attribue à tort, ont véritablement forgé le mythe des terreurs de l'an Mil. Dans ses *Histoires*, rédigées entre 1031 et 1047, ce moine appartenant à l'ordre prestigieux de Cluny, relève les faits étranges et insolites s'étant produits entre 1000 et 1033 : éclipses, séismes, famine auraient précédé un très hypothétique pèlerinage massif à Jérusalem et un renouveau spirituel sans précédent de la chrétienté qui se serait alors couverte « d'une blanche robe d'églises. » Cependant, les catastrophes naturelles qu'il pointe du doigt lui servent autant à évoquer la colère divine qu'elles représentent, à ses yeux, des signes annonciateurs de la fin des temps : « On estimait, en effet, que l'ordre des saisons et des éléments, qui depuis les origines administrait les siècles passés, était retombé dans le chaos perpétuel et annonçait la fin du genre humain. »

Raoul Glaber, en clerc lettré, se fait avant tout ici moraliste et se pose en censeur de la société encourageant à la pénitence, beaucoup plus qu'en prophète apocalyptique. Les faits qu'il rapporte ne doivent donc pas être pris au pied de la lettre, de même qu'il ne se fait le témoin d'aucun mouvement de panique ou de terreur collective. On peut même légitimement considérer que ses préoccupations sont d'ordre exclusivement eschatologique et non millénaristes (recherchant la fin des temps). Raoul Glaber ne dit pas, en effet, que l'an Mil marque la fin des temps, à proprement parler, mais qu'il faut que l'Église et la société se réforment pour retrouver les valeurs des temps apostoliques. « L'idée de fin du monde est là, en quelque sorte, par anticipation pédagogique » (S. Gougenheim, *Les Fausses Terreurs de l'an mil*, 1999). Il s'inscrit, dès lors, dans le grand mouvement de réforme de l'Église qui, régulièrement tout au long

du Moyen Âge, rejaillit sous la forme, notamment, de mouvements spirituels ascétiques. Ces aspirations de type évangélique prennent également un tour plus populaire par le biais des mouvements condamnés comme hérétiques par l'Église et qui se développent, au début du XI^e siècle, en France, en Italie et dans la vallée du Rhin.

Il ne convient donc pas d'exagérer les signes d'attente millénariste que l'on peut voir évoqués par les chroniqueurs autour de l'an Mil. On trouverait, d'ailleurs, le même type de texte à d'autres périodes du Moyen Âge, telles l'année 800 ou encore la période de la peste noire au milieu du XIV^e siècle. Si angoisse il y eut, ce dont on ne peut être certain, elle concerne avant tout les moyens, pour chaque chrétien, de garantir son salut et de marquer sa reconnaissance envers le Christ souffrant.

Le mythe des terreurs de l'an Mil ne correspond donc à aucune réalité établie ; il a été forgé à la fin du XVI^e siècle par le cardinal César Baronius, dans ses *Annales ecclésiastiques* un ouvrage militant en faveur de la Contre-Réforme, et amplifié au début du XIX^e siècle, par le mouvement littéraire romantique qui voulait voir dans le christianisme médiéval un temps de ferveur religieuse et de passion. Repris et popularisé par des historiens tel Jules Michelet, dans son *Histoire de France*, il est, peu à peu, devenu l'une des images symboliques du Moyen Âge, une période longtemps considérée comme incapable de contrôler ses émotions.

À l'approche de l'an 2000, l'intérêt pour la période de l'an Mil et de ses soi-disant angoisses a ressurgi autour des travaux d'un médiéviste américain, Richard Landes, qui a repris la question en essayant

de prouver que cette période avait bien été un temps de terreurs. Si les sources textuelles n'en faisaient que peu mention, ou de manière très indirecte, c'était, selon lui, parce que l'Église avait exercé une censure sur ces témoignages qui révélaient des troubles importants au sein de la population. Cette thèse, impossible à prouver puisque les documents potentiels qui auraient pu l'accréditer avaient par définition disparu, n'a rencontré que peu d'échos auprès de la communauté internationale universitaire ; l'an Mil a cependant trouvé dès lors une place dans la mémoire collective. Ainsi, lors des commémorations nationales de l'année 2000 en France, la liste officielle comprend une entrée « an Mil », qui se décline en différentes manifestations dans les régions. Mais il s'agit alors d'une commémoration d'un type un peu particulier, comme l'explique le médiéviste Jacques Le Goff en charge de la coordination de ces événements. Il s'agit avant tout de « combattre le fétichisme de la date » et de « corriger la mémoire par l'étude historique de façon aussi objective que possible ». Les commémorations de l'an Mil, en 2000, prennent ainsi la forme de conférences tenues par des universitaires, historiens et archéologues, dans des lieux symboliques comme les Archives nationales, de concerts et expositions artistiques faisant référence à la période de l'an Mil (c'est-à-dire le XI^e siècle) et tentant d'en dévoiler les éléments caractéristiques au grand public. Jacques Le Goff conclut son texte de présentation en formant le vœu que « la période de l'an mille, dans la perspective du XXI^e siècle, devr[a] surtout susciter l'espoir que le siècle à venir soit, comme l'a été le XI^e siècle selon la formule de Georges Duby, "un nouveau printemps du monde". »

L'an Mil à la télévision

Entre 1974 et 1985, l'historien Georges Duby, spécialiste de la période de l'an Mil et auteur de plusieurs ouvrages sur le sujet, participe à la réalisation de trois téléfilms qui vont marquer l'histoire de la télévision. En 1974, *L'An Mil 960-1040*, réalisé par Jean Cazenave et produit par Pierre Dumayet, propose au téléspectateur de suivre une conversation itinérante entre Georges Duby et le producteur de l'émission, qui le conduit dans quelques grands lieux de l'art roman du sud de la France, et au cours de laquelle les deux hommes évoquent tout en se promenant les traits de la civilisation chrétienne du XI^e siècle mais aussi la vie quotidienne en l'an Mil. Le tout est ponctué par des lectures d'extraits de textes de Raoul Glaber par le comédien Paul Crauchet qui apparaît sur un fond d'écran noir faisant contraste avec le cadre naturel dans lequel se place la conversation.

Quelques années plus tard, en 1980, l'œuvre de Georges Duby donne à nouveau lieu à la production d'une série d'émissions de télévision. Il s'agit, cette fois, de retracer à travers neuf thématiques qui correspondent à autant de numéros de la série, les principales étapes de l'histoire de l'Occident médiéval, en commençant par l'an Mil. Georges Duby est de nouveau mis en scène, toutefois il apparaît ici dans sa stature de professeur, debout, cependant que les séquences sont émaillées d'images d'archives, d'œuvres d'art et de monuments célèbres qui viennent ponctuellement illustrer le propos.

La bande annonce de la diffusion, en 1984 sur TF1 qui a produit le film, d'un feuilleton en trois épisodes consacré à l'an Mil se veut spectaculaire et accrocheuse. Sur un fond sonore d'orage, une voix off précise que le film que l'on va voir le soir même permet de pénétrer au cœur « du millénaire le plus sanglant de l'histoire » ! Il s'agit d'un téléfilm réalisé par Jean-Dominique de la Rochefoucauld dont le scénario se fonde sur l'ouvrage éponyme de Georges Duby, l'historien ayant par ailleurs activement participé à l'écriture du scénario et à la réalisation du film. Le format choisi est ici celui de la fiction qui doit permettre au téléspectateur de

s'identifier aux personnages et de mieux comprendre par là ce qu'a pu être la vie quotidienne en l'an Mil, mais aussi les attentes, les doutes et les espérances des gens de l'époque. On suit donc, sur trois épisodes, la vie d'un jeune couple de paysans – Guillaume et Jeanne – qui permet de s'immerger dans le contexte et de percevoir les bouleversements sociaux qui sont à l'œuvre. Les moyens utilisés dans la réalisation de cette fiction n'ont rien de spectaculaire, les décors sont le plus souvent en extérieur, aucun effet particulier n'est recherché en un choix volontaire qui privilégie la simplicité et le naturel plutôt que l'action et le mouvement.

Le succès rencontré par ces téléfilms, notamment la fiction de 1984, doit beaucoup aux talents pédagogiques de Georges Duby qui a su user du média que représentait la télévision pour insuffler auprès du grand public un nouveau goût pour le Moyen Âge, en le rendant accessible en quelque sorte. Il est en cela représentatif d'une nouvelle génération d'historiens qui, dans les années 1970-1990, ont accédé à une véritable consécration médiatique en œuvrant à la diffusion la plus large possible de la connaissance historique par la télévision, que Georges Duby considérait comme « le moyen le plus extraordinaire que nous ayons pour diffuser les connaissances » (*L'Histoire continue*, 1990).